

Mérimée et Stendhal

par

M. Xavier DARCOS

Conférence du 9 octobre 2002
Association des amis de Stendhal

1. Une rencontre qui ne fut pas un coup de foudre

Au sortir du lycée, à partir de l'été 1819, Prosper Mérimée conserva des liens amicaux avec certains de ses condisciples, tels Jean-Jacques Ampère, Auguste Sautelet (qui se prépare à devenir éditeur), et Albert Stapfer, dont le père fut ambassadeur de Suisse sous l'Empire. Comptent aussi parmi ses plus fidèles relations Alexis et Adrien de Jussieu dont le père, professeur de botanique, dirige le Muséum. Jean-Jacques Ampère est un peu la "locomotive" de ce groupe de jeunes gens qui, ayant à peine vingt ans, sont à l'affût de tout ce que Paris peut offrir de nouveautés.

Le salon de Madame Récamier, retirée à l'Abbaye-aux-Bois, vieux couvent de la rue de Sèvres, est un de ces lieux de promotion sociale. Au début de l'année 1820, Jean-Jacques Ampère prend le relais de son père parmi les habitués de ce cercle vieillissant. Il s'y fait rapidement une place de choix, puisqu'en septembre de l'année suivante le jeune homme est quasiment installé dans la maison de campagne de Madame Récamier, à Saint-Germain. Il trouve en elle une inspiratrice doublée d'une mère attentive, qui le pousse à travailler et qui l'encourage dans l'écriture de ses tragédies. Chateaubriand lui-même sera consulté. Mérimée, qui sera présenté à Juliette Récamier aux alentours de 1823, en veut à la mère égérie d'avoir transformé son original et débridé complice en ordinaire garçon poli, doux et médiocre.

Mérimée fréquente donc cénacle suranné, presque à contrecœur, pour prendre le pouls de cette petite société où se côtoient la vieille noblesse royaliste, la jeunesse libérale et quelques aristocrates anglais. Il s'y ennue ferme, mais fait ses classes mondaines et prépare ses croquis. Et c'est dans ce cercle élargi qu'il va rencontrer Stendhal.

Grâce à son fils, Albert Stapfer, Mérimée et Stendhal vont s'apercevoir d'abord chez Philippe-Albert Stapfer, qui fut le Ministre suisse des Arts, des Sciences et des Cultes, avant de devenir Ministre de la Confédération helvétique à Paris. Ce diplomate cultivé et disert réunit un cercle d'amis, chaque mercredi, au 4 de la rue des Jeûneurs. Philippe-Albert Stapfer est pasteur, mais il est surtout un vrai libéral. Son salon est un modèle de tolérance, d'érudition et d'universalité. Les grands voyageurs y sont toujours les bienvenus. C'est ainsi qu'y font étape, sur la rive droite, Passalacqua, de retour

d'Égypte - Égypte à laquelle Champollion va arracher bientôt le secret du déchiffrement des écritures, en septembre 1822 -, l'architecte Gau qui vient d'étudier les monuments de Nubie, ou encore Fanny Wright, militante de l'émancipation féminine. Dans ce club hétérogène, on croise aussi le philosophe Maine de Biran, le savant André-Marie Ampère, les écrivains Benjamin Constant et Stendhal.

Ainsi se dessine la vraie rencontre, importante pour tous deux, de Stendhal et de Mérimée. Ils se retrouvent également dans un autre salon, le vendredi soir, chez Viollet le Duc, chef de division à la Maison du roi et futur grand architecte restaurateur, en brillante compagnie puisque se joignent à eux Sainte-Beuve, Paul-Louis Courier, et encore le fidèle Albert Stapfer. En dépit de sa réserve et de son scepticisme naturels, on imagine le miel que fit Mérimée de telles réunions d'esprits de premier plan, excellent dans des domaines divers à la croisée desquels se constituera l'œuvre de Mérimée : l'écriture, l'exotisme savant, les monuments, l'histoire.

En ce début de 1822, Mérimée va avoir vingt ans : la photographie commence à livrer ses premières images, le climat est plutôt à la réaction politique et l'esprit ne sait où souffler. Napoléon est mort l'année précédente, le 5 mai 1821, à Sainte-Hélène et la Restauration se durcit. Tandis que Géricault s'exile à Londres, le chansonnier Béranger vient d'être emprisonné, en décembre, pour "outrages envers la morale publique et religieuse, offense envers les membres de la famille royale et port d'un signe extérieur de ralliement non autorisé par le roi" - il s'agit du drapeau tricolore. Le climat est à l'intrigue et aux pamphlets sous le manteau. La Charbonnerie donne des inquiétudes au pouvoir. Chacun tâche de se faire oublier. Depuis Milan, où il s'était fixé entre 1814 et 1821), Stendhal a commencé à faire parler de lui grâce à son *Rome, Naples et Florence* (1817). Dès son retour à Paris, il y est bien reçu dans la société mondaine.

C'est chez Lingay, l'été 1822, que Mérimée commence à échanger vraiment avec Stendhal. Même si ce dernier trouve que leur hôte "n'a de goût en art que pour le faux, le brillant et le vaudevillique", il apprécie le caractère avenant et loquace de celui qu'il surnomme "Maisonnette". Stendhal a quitté Milan en 1821, contraint à une semi-retraite diplomatique du fait de ses idées libérales. Installé à l'hôtel de Lillois, il parachève son *De l'Amour* qui paraîtra en 1822. Henry Beyle, timide et maladroit d'apparence, se révèle plein d'humour et brillant. Son immoralisme un peu affecté se complaît dans les paradoxes et dans le culte d'un certain hédonisme. À la fois pudique et passionné, attirant la polémique du fait de ses positions jacobines et athées, il joue le provocateur, proposant par exemple de régler le problème des émigrés savoyards en créant des camps de concentration. Mais ses amis savent bien qu'il ne faut pas prendre cet esprit indépendant et ironique au premier degré. Pour le reste, le climat général qui règne sous cette Restauration, austère et conformiste, ne convient guère aux nuances insoumises d'un personnage comme Stendhal. Mérimée, pourtant plus jeune - il a à peine vingt ans, alors que Stendhal est né en 1783 -, ménage déjà plus de distance face à toutes choses. Il aime à jauger et à écouter, sans prendre le risque de mot dire - même s'il n'en pense pas moins.

2. De la prévention à la complicité

Du fait de leurs caractères si différents en apparence, il n'y eut pas de coup de foudre entre Stendhal et Mérimée. Les premières impressions furent même plutôt négatives, et rien n'annonçait l'amitié si vive qui les unira bientôt. Il est vrai aussi que Stendhal a vingt ans de plus que Mérimée : "il est gros, court, trapu, fort, vivace", avec "une figure de la nature des Socrate", à la différence qu'il "augmente son naturel au lieu de le combattre comme le premier des philosophes du monde", écrit Delécluze. Ses énormes favoris noirs entourent "une tête de boucher italien" comme il se décrit lui-même, obsédé par sa supposée laideur. Mais il a l'œil vif derrière des sourcils en broussaille, et un

sourire narquois. C'est par ce sourire, marque d'un humour et d'une sorte de recul philosophique, qu'il ressemble à Mérimée. Stendhal ne l'épargne guère non plus dans premières approches : il trouve en Mérimée "un pauvre jeune homme en redingote grise, si laid avec son nez retroussé" qui "a quelque chose d'effronté et d'extrêmement déplaisant ; ses yeux, petits et sans expression, ont un air toujours le même et cet air est méchant".

Stendhal est en train de rédiger son *Racine et Shakespeare*, qu'il publie en 1823, où il dénonce l'usure des formules théâtrales classiques, et met en cause le goût académique, pour promouvoir, à travers une apologie de Shakespeare, ce qu'il nomme encore "romanticisme". Ce texte, annonçant le *Cromwell* de Hugo (1827) et les adaptations de Vigny (comme *Le More de Venise*, en 1829) est décisif dans l'évolution du goût dramatique et dans la constitution des théories théâtrales romantiques. Il est inévitable qu'il influence le jeune Mérimée, qui a commencé à écrire son *Théâtre de Clara Gazul*. Pourtant, même si Stendhal devient un initiateur pour Mérimée, il ne parvient pas à lui imposer son franc dégoût des emphatiques écrivains de l'Empire, et en tout premier lieu de Chateaubriand. Mérimée ne s'en laisse pas totalement compter par "cet admirateur de Shakespeare qui connaît si mal l'anglais". Il en minimise volontiers les talents d'écrivain. Il décline l'offre d'une collaboration pour l'écriture d'un drame en duo. Mais il pressent bien que celui qu'il appelle "le pauvre garçon", en dépit de son âge, "est bien meilleur qu'il ne le laisse paraître". Ils partagent ensemble le même anticléricalisme, et le même appétit des douceurs de la vie, attentifs tous deux aux chances de plaisirs qui passent, aux expériences de la liberté. En épicuriens, ils aiment l'amour, les arts et les voyages. Ils aspirent au bonheur sous des formes assez semblables. Pourtant, Mérimée ne se reconnaît guère d'idées communes avec Stendhal, mis à part "quelques préférences et quelques aversions littéraires". Lucide, Stendhal juge ainsi Mérimée : "je ne suis pas trop sûr de son cœur mais je suis sûr de ses talents". Et c'est certainement cette admiration sans illusion qui lui fait accepter les critiques et l'apparente dureté de cœur de son cadet, qui, plus déterminé, prend rapidement l'ascendant dans leur relation.

Grâce à Stendhal, Mérimée va pénétrer d'autres milieux, à commencer celui de ses amis intimes, plutôt jouisseurs et bons vivants, et des actrices italiennes. Stendhal demeure à l'Hôtel de Lillois, face à la bibliothèque du Roi, et a pour voisine la belle Giuditta Pasta, ce qui lui laisse imaginer qu'il n'a pas totalement quitté l'Italie, sa patrie d'élection. Lorsqu'elle ne se trouve pas à l'Opéra pour briller dans *Othello*, *Roméo et Juliette* ou *Tancredi*, la comédienne tient salon, accueille les Italiens de passage et la petite foule de ses admirateurs, autour de parties de Pharaon, le jeu qui fait alors fureur. Mérimée y accompagne Stendhal et y fait d'agréables rencontres, comme celle d'Adelaïde Schiassetti, fameuse cantatrice, point trop farouche.

3. Des goûts artistiques contrastés mais complices

Dans le salon de Viollet le Duc père et Delécluze, la recherche du réalisme, voire de la vérité, promeut la raison en art bien plus que la passion. Ce qui n'empêche pas de batailler sur Shakespeare ou Racine, Byron ou Milton, jusqu'à épuiser les arguments. Stendhal s'impose souvent comme le plus en verve, donnant de la voix jusqu'à décourager les détracteurs les plus acerbes. Il ne manque pas une occasion d'exprimer son admiration pour ce salon vivace : "je n'ai jamais rien rencontré, je ne dirai pas de supérieur mais même de comparable. Une telle société n'est possible que dans la patrie de Voltaire, de Molière, de Courier". Paul-Louis Courier, justement, épate l'auditoire, chaque fois qu'il s'enflamme, dans le "grenier", à lancer ses diatribes contre le régime en place, qu'il s'agisse du *Pamphlet des pamphlets* ou de la *Pétition pour les villageois qu'on empêche de danser*. Une chose est certaine : chacun peut affirmer les opinions les plus hardies ou contredire son voisin sans risque ni inquiétude. Tolérant mais discipliné, Delécluze est un efficace maître de séances : il rythme les temps de parole,

sans rendre pesant son arbitrage. Le gros de la troupe se contente d'écouter les quelques ténors qui dissertent ou de faire une lecture. Dans le cénacle de Delécluze, les lectures en petit comité concourent à leur façon à la création littéraire. Les rencontres permettent de lire et de commenter les auteurs étrangers, essentiellement les Anglais.

L'époque de la Restauration, sous le règne de Charles X à partir de septembre 1824, est donc animée, au moins à Paris, par ces cercles et ces salons. Les lectures des essais y constituent le passage obligé des génies en herbe. Le *Cénacle* de Charles Nodier suscite une nouvelle revue, *La Muse Française*, où s'expriment Hugo mais aussi Vigny, qui prépare son roman historique *Cinq-Mars*. Stendhal fréquente les milieux romantiques et entretient alors une liaison avec Clémentine Curile (Menti). De vrais génies et des auteurs mineurs tâchent ensemble de se frayer un chemin vers la reconnaissance. Le tri se fait mal. À côté de Hugo, Vigny ou Musset, un écrivain comme Charles de Rémusat, par exemple, arrive à s'imposer. L'esthétique du drame romantique, annoncé par le *Racine et Shakespeare* de Stendhal, bientôt illustré par Dumas et Hugo, commence à trouver sa forme. Chez Delécluze, la tradition des salons littéraires prend ainsi une tournure toute particulière, caractérisée par une liberté de ton continuelle. Mérimée, d'habitude sur son quant-à-soi, est amusé et séduit. Il se laisse prendre au jeu de ce foyer artistique d'élaboration collective. Il fait ses classes dans ce laboratoire poétique et politique composé d'hommes jeunes, unis par l'amitié, voués au même combat littéraire et social. Après chaque lecture, le texte du jour est discuté, critiqué, voire modifié. Ce type de relation une peu échauffée est propice à la composition d'œuvres manifestes, l'essai d'un jeune artiste devenant porte-drapeau des idées formulées par le groupe. Ainsi est également favorisée l'émergence de pastiches, puisque la supercherie littéraire permet la parodie des œuvres "ennemies", tout en donnant libre cours à l'expérimentation de formules audacieuses nouvelles. Ces jeux littéraires s'épanouissent, comme naguère chez les Précieux, grâce à l'imagination féconde de ces jeunes et brillants esprits, impatients de prouver leur talent et de moquer les anciens.

La réflexion sur la peinture est également vivace, symbolisant tous des débats esthétiques de la fin des années 1820. Ingres et Delacroix s'affrontent. L'un reste inspiré par les valeurs classiques et cherche une perfection précise et ordonnée. L'autre goûte un expressionnisme violent et surchargé, obsédé par les couleurs contrastées et les charmes contournés de l'Orient qu'il vient de parcourir : il répand dans ses tableaux une symphonie de couleurs chatoyantes et de scènes extrêmes que les critiques taxent aussitôt d'exotisme exubérant. Le romantisme - qui commence à se constituer en doctrine - s'épanouit déjà sur les toiles, caractérisé par une recherche d'effets, par l'émotion, par le mélange des genres.

Mérimée, le plus jeune de tous les visiteurs, est gagné par cette atmosphère agitée et créatrice. Le voici qui se montre rapidement entreprenant. Dès sa première visite, il propose la lecture d'un ouvrage dramatique qu'il a "fait d'après les principes dits communément romantiques". Rendez-vous est pris pour le lendemain, 14 mars 1824. En compagnie de Sautélet et Jean-Jacques Ampère, il monte donc les quatre-vingt-quinze marches qui conduisent au "grenier" de Delécluze pour lire la pièce qu'il vient d'achever : *Les Espagnols en Danemark*. Il récidive quelques jours plus tard avec une autre pièce, brève et irrévérencieuse, *Une femme est un diable* ou *La tentation de saint Antoine*. Selon un protocole précis, la lecture doit se faire à débit rapide et d'une voix monocorde, sans effets de ton ou de geste. En présence de Viollet-le-Duc et de Stendhal, deux nouveaux drames seront encore dévoilés devant ce cercle attentif, *Le Ciel et l'Enfer* (vaste programme !) et *L'amour africain*. Sans doute jugé médiocre diseur, Mérimée a laissé la voix d'Ampère s'exprimer à sa place. Le "grenier" est bondée et l'auditoire, enthousiaste, donne à Mérimée de vrais encouragements, dont il s'avoue presque surpris. Delécluze manifeste un jugement nuancé : "C'est ce que j'ai entendu de mieux de Mérimée", confie Delécluze, "le sujet des *Espagnols* est bien traité, heureusement combiné, mais il est laid et cela choque tout le

monde. Décidément, c'est là l'écueil où va se briser le romantisme". Delécluze est assez bon prophète des querelles qui vont venir - et qui culmineront avec la bataille d'*Hernani*, en 1830 - : l'argument principal de ces confrontations littéraires tournera constamment autour la notion de "bon goût". Le 3 avril, jour de Pâques, Mérimée a de nouveau rendez-vous avec ses auditeurs pour une nouvelle lecture de sa pièce *Le Ciel et l'Enfer*. Charles de Rémusat se dit "décidément frappé du talent" de son rival. Il propose d'essayer de vraiment porter sur scène "ces pièces, dites romantiques, afin d'en saisir le fort et le faible". De son côté, Delécluze persiste à penser que ces textes sont injouables dans un théâtre ordinaire, que la dramaturgie en est trop lourde et que, si elles sont capables de surprendre, elles ne sauraient plaire au grand public.

Voici que prenait forme, par pièces successives, un vrai recueil dramatique : *Le Théâtre de Clara Gazul*. L'aventure du théâtre mériméen n'en était qu'à ses prémices, mais elle reflétait la lutte engagée par toute une génération, admiratrice de Stendhal et de Hugo, contre les formes désuètes du théâtre classique. Il fallait passer à l'acte, désormais, et sortir des salons, pour dépasser la confidentialité des débats entre amis et des rencontres à l'émulation féconde. Comment prétendre renouveler la création théâtrale sans éditer et, surtout, jouer ces pièces d'un genre nouveau ? *Le Théâtre de Clara Gazul* allait donc servir de tête de pont.

4. Une complicité parfois gaillarde

Le 12 avril 1825, Mérimée prend la pause. Delécluze trace au crayon le portrait d'une certaine Clara Gazul, une actrice espagnole qui vient de naître sous les traits à peine déguisés de Mérimée. Le même regard dur, la narine un peu forte, la lèvre sinueuse. La préface du livre à paraître donne sur elle une notice détaillée et la décrit avec "de longs cheveux, des dents blanches et un teint légèrement olivâtre". Reste à poser, sur ce vrai-faux-portrait, une mantille, comme il est d'usage d'en porter en Espagne, et d'ajouter, sur la gorge un peu dénudée de cet être hybride, une croix rédemptrice. Sous cette composition, il est aisé de reconnaître le pseudo traducteur - et véritable auteur - de l'œuvre, alias Mérimée. Mais le mensonge se met en place, auquel tout le monde apporte son concours. Au bout du deuxième essai, la lithographie réalisée par Ary Scheffer parvient à rendre l'image plus réaliste, en renforçant sa féminité. Déjà Stendhal, « *Mr Mysself* », surnomme Mérimée "comte Gazul". Selon Delécluze, "cette petite supercherie a assez bien réussi" et "le personnage de Clara Gazul a pris une réalité que renforcera une notice sur sa vie et la préface où l'on doit parler d'elle". Veillant à tout et multipliant les fausses identités, Mérimée prend le pseudonyme de Joseph de Lestranger pour rédiger la présentation savante de cette Clara Gazul, prétendument rencontrée à Gibraltar, née sous un oranger dans le royaume de Grenade.

En soirée, les deux amis font table commune aux "*Frères Provençaux*" et ils invitent d'autres convives à se joindre à eux pour de longues heures de palabre et de bonne chère. Ils se divertissent au gré de conversations anodines. Mérimée gardera toute sa vie un souvenir heureux de cette complicité, en un moment où tant de pistes semblent pouvoir s'ouvrir devant lui. Un soir de janvier 1826, Mérimée se fait gentiment malmener à propos du mariage récent de la jeune anglaise à laquelle il était très attaché. Comme souvent dans ces assemblées viriles, on discourt sur la femme idéale, et on tombe d'accord sur "la nature et l'étendue de l'esprit féminin, l'abus qu'elles en font et le charme extraordinaire qu'offrent les personnes de ce sexe, quand leur esprit n'a juste que le degré de culture qui le fait se développer sans le dénaturer", dira Delécluze. Bref, on idéalise des désirs d'aventures ou on évoque le regret de toutes celles qu'on n'a pas eues. Quand ils ne s'entretiennent pas de femmes ou de littérature, Stendhal et Mérimée puisent dans d'autres domaines communs et parlent surtout de peinture. Mérimée

offre à son ami, aussitôt qu'il l'a découverte, une "gomme anglaise au moyen de laquelle on peint à l'aquarelle".

Mérimée commence à se faire un nom. Le succès en libraire n'est pas fulgurant mais il concourt à une petite notoriété, faite surtout de bouche à oreille. Les salons se mettent à vanter les mérites, depuis *Le Théâtre de Clara Gazul*, de celui que *Le Figaro* qualifie de "jeune dandy parisien cultivant l'ambiguïté". À partir de 1827, Stendhal et Mérimée se voient, chez Mary Clarke, rue des Petits-Augustins, ou chez Virigine Ancelot : les intimes la surnomment, sans trop d'égards, "Ancilla", et son mari, un fat gorgé d'emphase, "Ancillus". À ce rendez-vous de la rue Saint-Roch, Stendhal, Delacroix, Thiers, Victor Cousin, Mareste et Mérimée, tous d'esprit moqueur et insolent, trouvent toujours à se liguer contre les manies mondaines des maîtres de maison. En cela, ils évaluent mal les qualités de cœur et d'esprit de la belle "Ancilla". Lorsqu'elle se trouve disponible, notamment chez autrui - dans le salon du baron Gérard par exemple -, elle se plaît à écouter les entretiens de Stendhal et Mérimée qui se révèlent à ses yeux "inimitables par l'originalité tout à fait opposée de leur caractère et de leur intelligence". Elle remarque que les contrariétés n'ont pas d'autre effet que de décupler la gaieté du sieur Beyle-Stendhal. Victor Jacquemont confirmera sa réputation de boute-en-train, en mêmes lieu et place, le 9 juillet 1828, le décrivant en verve et si amusant qu'il "méritait vraiment que nous lui donnassions chacun dix francs pour sa peine". Par effet de contraste, Mérimée s'en tient le plus souvent à "un calme insouciant et légèrement moqueur", se protégeant par "un soupçon de flegme, une once d'ironie et un brin d'insouciance".

Toujours est-il que Mérimée travaille et que sa notoriété progresse. Ses fréquentations mondaines s'intensifient, toujours grâce à l'appui de Stendhal, qui l'entraîne notamment chez les Cuvier à partir de 1828. Mérimée devient un invité régulier du baron naturaliste, chez lequel "il ne s'ennuie pas, mais ne s'amuse guère", comme il l'écrit à Sutton Sharpe le 3 juin 1829. Georges Cuvier, zoologiste et paléontologue, reçoit, le samedi soir, dans son appartement du Jardin des Plantes, et invite quelques privilégiés à demeurer à sa table lorsque le gros de la troupe s'est effacé, vers onze heures du soir. Les discussions peuvent alors s'éterniser, car ce chercheur, d'apparence un rien cérémonieuse, se révèle, dans l'intimité, chaleureux et accueillant. Mérimée compte bien vite parmi ses proches, car, même s'il considère le personnage parfois lassant, il trouve que le charme de sa belle-fille vaut le déplacement : Sophie Duvaucel, dont le père a péri sur l'échafaud le 8 mai 1794 en même temps que Lavoisier, porte la quarantaine avec une grâce que les jeunes femmes lui envie. Intelligente et instruite, elle partage les travaux de son beau-père, et elle veille depuis 1828 aux destinées du Jardin des Plantes. Stendhal s'amuse à lui demander l'autorisation de s'approcher de l'orang-outang malade, qu'il qualifie de "ragoûtant", et de la célèbre girafe offerte à Charles X par le pacha d'Égypte, la première de son espèce à être introduite dans la capitale, le 30 juin 1827, à la grande curiosité des badauds. Sophie entretient une liaison avec Sutton Sharpe, mais n'a guère l'occasion de satisfaire le libertinage de son fiancé d'outre-Manche, étant contrainte de rester auprès de sa mère, dépressive depuis la disparition de sa dernière fille, Clémentine Cuvier, en 1827.

C'est pourtant une époque, entre fin 1827 et fin 1828, un peu ingrate pour Stendhal, expulsé d'Italie à l'automne 1827 et sans ressource à Paris.

5. Entre Hugo et Stendhal, ou les deux romantismes

À partir de 1828, Mérimée approche Victor Hugo et il est accueilli dans le cercle de ses intimes puisqu'il va même jusqu'à remplacer sa cuisinière au pied levé, lors d'une soirée, en concoctant des macaroni à l'italienne. Le 5 mai 1829, Mérimée est invité à dîner chez Hugo avec Victor Pavie, et fait la

rencontre de Franz Liszt. Le 10 juillet, toujours chez Hugo, il prend connaissance de *Un duel sous Richelieu* et conseille à Hugo d'en atténuer la conclusion, sorte de long prêche en faveur de la liberté. La combinaison de deux personnalités éclatantes n'est pas toujours facile : Mérimée se trouve rapidement mal à l'aise à vouloir entretenir conjointement une amitié avec deux hommes qui ne s'aiment pas, Stendhal et Hugo. L'un a le romantisme sec, l'autre lyrique et débordant. Stendhal a la dent dure, on le sait . Il qualifie *Han d'Islande* du "plus baroque et plus horrible produit d'une imagination déréglée qui eût jamais glacé le sang et blêmi le teint des lecteurs de roman", alors que Hugo trouvera que *Le Rouge et le Noir* est "écrit en patois". Entre le marteau et l'enclume, Mérimée joue les entremetteurs et essaie d'organiser un face-à-face des deux écrivains, chez lui. Rendez-vous est pris pour le 25 janvier 1830. Chacun, drapé dans sa superbe, affronte la rencontre comme un supplice infligé par un maître de cérémonie qui garde ses distances, voulant ménager l'un et l'autre. Le duel à fleuret moucheté se prolonge de neuf heures du soir à deux heures et demi du matin. Sainte-Beuve et Horace de Viel-Castel, invités eux aussi, décrivent les deux hommes comme "deux chats sauvages de deux gouttières opposées, sur la défensive, les poils hérissés et ne se faisant la patte de velours qu'avec des précautions infinies".

Pour la première de *Hernani*, un mois plus tard, en février 1830, Mérimée s'agite et prétend : "l'univers entier s'adresse à moi pour avoir des loges ou des stalles". Il n'hésite pas à demander directement à Hugo une place pour Stendhal, "qui paiera si nécessaire", puis pour Tourgueniev. Sur les conseils de Madame Hugo, il réclame aussi "trois ou quatre billets de parterre ou d'orchestre" pour y installer "des gens sûrs", qui pourront désamorcer sur commande les attaques des "classiques", et faire la claque. Il s'agit "d'amis de la salle d'armes qui ne s'y connaissent guère en tragédie, mais qui admireront sur recommandation". Mérimée parvient aussi à faire attribuer deux "bonnets d'évêque" (surnom donné à d'étroites loges du théâtre) à Madame Récamier, qui se targue de pouvoir influencer certains avis. Tout le monde est prêt pour la "bataille d'*Hernani*", immense chahut qui fonde définitivement le drame romantique comme nouveau genre théâtral. Le lendemain de la représentation agitée, Stendhal dit avoir "apprécié la pièce autant que le champagne", dont chacun sait qu'il ne raffole pas. Mérimée fait savoir à Hugo qu'ils restent, lui et ses invités, ses "soldats dévoués", mais ce ne sont qu'échanges de politesses. Hugo est plus généreux : dans une dédicace qu'il lui adresse, il le gratifie d'un pompeux "notre maître à tous", et y ajoute une anagramme qui transforme "Prosper Mérimée" en "Première prose".

Pour Mérimée et Stendhal, le sens du relatif et du dérisoire l'emporte souvent. La défense de l'art nouveau, quoique argumentée, ne se prend pas trop au sérieux. Il reste que les romantiques ont vu dans *Le Théâtre de Clara Gazul* un véritable manifeste. Stendhal consacre trois articles à l'événement. Dans le *London Magazine* de juillet 1825, il s'enthousiasme : "Toutes ses pièces sont d'une originalité parfaite et ne copient en rien les œuvres d'autrui. Aucun livre, depuis les chansons de Béranger, ne m'a donné autant de plaisir que les pièces de Clara". Dans *Le Globe*, Ampère compare Mérimée à Shakespeare, pas moins. Et Balzac accorde dans *Béatrix*, avec une erreur de date, une place de choix à ce qu'il considère comme "une étape décisive de la révolution littéraire moderne".

Du moins n'était-il pas injuste de compter Mérimée et Stendhal parmi les assoiffés de nouveauté. Ils sont liés à tous les artistes d'avant-garde : ils fréquentent Delacroix, David d'Angers, Pierret et Champmartin. Mérimée les a rencontrés très tôt, par l'intermédiaire de Jules-Robert Auguste, un ami de son père, qui est considéré comme un des chefs de file de la peinture romantique. Après un Grand prix de Rome en sculpture, Auguste s'est tourné vers la peinture : il copie Watteau et excelle dans l'aquarelle. Il attire autour de lui les talents de l'école nouvelle. Son influence sur Delacroix est décisive, et Mérimée fut immédiatement sensible aux manières de cet homme qui ne dédaigne pas les joies de la vie mondaine, cultive des manières anglaises, assiste aux courses de chevaux. Au fond, Mérimée n'a jamais véritablement pu se détacher de l'atmosphère de son enfance, des odeurs d'huiles

ou de vernis et des rumeurs de l'atelier paternel. Il se plaît en compagnie d'artistes et aime à s'attarder sur les lieux de leur travail.

C'est sous cette influence picturale que Prosper Mérimée et Stendhal se détournent de plus en plus du chemin artistique emprunté par les classiques pour aller au devant de l'école incarnée par Delacroix, laquelle soulève la rage de Léonor, le père Mérimée, qui n'y voit qu' "une pâle mais boursouflée copie de l'école anglaise et une voie de perdition", selon une lettre à Rochard du 13 avril 1827. Et lorsque Prosper fréquente l'atelier de David d'Angers, Léonor se lamente de voir les valeurs qu'il défend malmenées par son propre fils, trop voué au relief tapageur et à la couleur clinquante. Prosper n'a pourtant pas l'esprit de système ou d'anathème : la tradition et la nouvelle école lui semblent devoir cohabiter. Stendhal se remémore - le 2 juillet 1832, dix ans plus tard - comme le caractère réservé de son ami évolua vite: "ce jeune homme avait d'abord quelque chose d'effronté et d'extrêmement déplaisant. Mais l'homme gagne à être connu pour qui sait franchir les apparences".

Mérimée, quoique soigné à l'anglaise, se refuse aux caprices de la mode, et il ne porte pas l'attirail vestimentaire de ses camarades, "pantalon vert d'eau ou pourpoint rose à la Théophile Gautier". Contrairement aux "gilets rouges" (signe de ralliement de la jeune garde romantique, celle qui fit la claque à la première d'*Hernani*), il s'en tient à la redingote noire de chez Staub dans laquelle sa mère l'a fait poser, lors de ses seize ans, pour un portrait à la Gainsborough. Il porte ce même genre de tenue quand Stendhal le rencontre chez Lingay, en 1823. Ses amis se gaussent du côté engoncé du personnage, strictement "boutonné jusqu'au menton" dans un raffinement calculé, mais Mérimée n'a que faire des modes et de leurs vanités. Il conserve une façon hors du temps de prendre soin de sa personne, dans une stratégie de mise à distance par le seul jeu de son aspect général. S'établit ainsi sa relation avec autrui, qu'on dénote au cœur des salons par sa façon voulue de se tenir debout et à l'écart, en retrait de Stendhal qui aime débattre, le verbe haut et acerbe.

6. Chez les *happy few libéraux*

Les femmes savaient-elle lire sous ce masque ? Le fait est qu'elles lui portent sur lui un intérêt intrigué. Virginie Ancelot, même si elle a parfois du mal à supporter les commentaires acidulés du duo Stendhal - Mérimée, relatifs à sa vie amoureuse, aimait à les comparer tous deux sous leur meilleur jour, nous l'avons vu. "M. Mérimée et M. Beyle avaient ensemble des entretiens inimitables par l'originalité tout à fait opposée de leur caractère et de leur intelligence, qui faisait valoir l'un par l'autre et élevait par la contradiction à leur plus grande puissance, des esprits d'une si haute portée". Mary Clarke également se plaît en compagnie de Mérimée. S'il n'est pas grand causeur, au moins lui paraît-il "le plus délicieux", de par "cet attrait qui fait que l'on désire son arrivée et que l'on craint son départ". Alors qu'elle écrit un ouvrage sur la France, Stendhal et Mérimée s'amusent à lui raconter toutes sortes d'histoires cocasses, mais fictives, salaces ou loufoques, qui ne risquaient pas d'être conservées dans la version définitive.

Sophie Duvaucel, belle-fille de l'éminent savant Cuvier - et surnommée "Mlle Mammouth" par Stendhal - ne fut pas insensible à Mérimée. Elle livre ses impressions dans un courrier adressé le 11 août 1828 à Georges Duvernoy, tout en établissant elle-aussi une comparaison entre les deux amis. "M. Beyle me rappelle un autre personnage qui nous devient très fidèle et qui s'est fait un nom dans la littérature romantique. C'est M. Mérimée. Il est mélancolique et nonchalant en apparence, mais il ne manque pas d'une certaine activité d'esprit et s'est fait présenter chez nous uniquement pour voir une collection de savants. Il paraît qu'il y a pris goût". La propre analyse de Mérimée, sur les relations qui l'unissent à Sophie Duvaucel et aux siens, est lucide : "figurez-vous", écrit-il à Sutton Sharpe, "qu'elle,

et sa mère surtout, sont scandalisées tout à fait jusqu'à m'appeler imposteur, menteur, trompeur, etc. le tout parce que j'ai prétendu attraper mes concitoyens en leur donnant *La Guzla* comme une traduction. Je m'attends à être banni du Jardin des Plantes un de ces jours ou, ce qui serait pis, à être enfermé dans la ménagerie en qualité de monstre. Ces dames sont devenues terriblement susceptibles ; quand on n'est pas confit en vertus et que l'on parle avec éloge de ce qui est passionné, on est un don Juan, un fanfaron de méchanceté. Après tout, Mlle Sophie est toujours très aimable, mais madame sa mère est intolérable et nous craignons qu'elle ne nuise à sa fille. Je regrette beaucoup d'avoir été présenté dans cette maison par Beyle, car il m'a chargé de sa mauvaise réputation et j'ai bien assez de la mienne. Malgré ces humeurs, évidemment amplifiées par jeu, Mérimée s'invite souvent au Muséum, pour dessiner les poissons par exemple, et Sophie reste à ses côtés. Le jeune auteur vient de publier une autre nouvelle, *Le Vase Étrusque*, qui contribue à accroître encore un peu son renom - si bien que Stendhal le surnomme très délicatement : "l'homme aux poissons et à la cruche étrusque". De plus, derrière l'héroïne de cette nouvelle étrusque, se cache une femme que Sophie soupçonne déjà de prendre place dans la vie de Prosper. Cuvier baptise le duo Mérimée-Stendhal "les grands dégoûtés" et Sophie, agacée et dépitée par cette complicité moqueuse, se montre parfois très froide à leur égard, au point que Mérimée demande à Sharpe, dans un mot daté du 8 janvier 1829, de plaider sa cause : "je vois assez clairement qu'elle me méprise fort et qu'elle me regarde comme un apprenti scélérat qui fait honneur à son maître en fait de crimes, c'est à dire Beyle".

Les liens familiaux et les accointances personnelles de Mérimée jouent un rôle primordial dans son ouverture aux cultures et aux pays étrangers. Ses parents entretenaient déjà des relations avec de nombreux Anglais, et Prosper ne fait que poursuivre ces fréquentations. Il les cultive d'abord dans le Paris cosmopolite des salons, où Stendhal l'entraîne dans cette "petite colonie anglaise très répandue dans les salons de la Restauration". Les plus en vue sont Mary Shelley, Lady Morgan et Sutton Sharpe. Le tandem Beyle-Mérimée fait la connaissance de Lady Morgan chez Madame Ancelot en 1829. Éprise des idéaux révolutionnaires de 1789. Elle porte sur Mérimée un jugement très positif : "toujours à son aise, simple, gai, amusant et naturel, nullement fier de son talent supérieur ou ne s'en rendant pas compte, parlant de nombreuses langues étrangères qu'il connaît toutes bien, il représente la jeunesse européenne de nos jours, le contraire de toutes nos opinions reçues sur l'homme de lettres de l'ancien régime en France".

Dans le salon de cette femme généreuse, on croise aussi La Fayette, l'historien (spécialiste de la Révolution) Auguste Mignet, Rossini, David, le botaniste Victor Jacquemont (qui prépare son long voyage d'étude en Inde), Charles de Rémusat, Augustin Thierry (historien notamment des Francs et Mérovingiens), François de Courcelles, Sarah Newton. Cette dernière, épouse de Victor de Tracy, est une belle excentrique avec laquelle Stendhal aime parler d'amour. Et Mérimée se rapproche d'elle pour évoquer Shakespeare dont elle connaît de larges extraits par cœur. Dans le salon de Mary Clarke, Mérimée côtoie Edgar Quinet (historien adversaire du cléricalisme), Louis-Adolphe Thiers et Fauriel (ethnologue et linguiste). Mary Shelley, veuve du grand poète, séjourne depuis 1828, en convalescence, dans la capitale. Mérimée restera en contact avec elle par la suite, et ils échangeront de nombreux courriers. "Plusieurs pièces de *La Guzla* ont été versifiées par Madame Shelley, presque sans altération. C'est qu'en effet la prose de Mérimée possède dans sa contexture presque toutes les qualités de la poésie rythmée".

Mérimée, en mars 1828, s'apprête à publier *La Jacquerie*. L'avis plus que réservé de Stendhal, si l'on en croit une lettre du 26 décembre 1828, n'empêchera pas la parution de la pièce : "je crois que vous seriez plus grand, mais un peu moins connu, si vous n'aviez pas publié *La Jacquerie* et *La Guzla*, fort inférieurs à *Clara Gazul*". Autrement dit, la complicité n'empêche pas la permanence du sens critique, entre ces deux amateurs de pseudonymes. Nous sommes dans la période stendhalienne la plus

fertile : *Le Rouge et le Noir* s'annonce (pour paraître en 1830) ainsi que les *Souvenirs d'égotisme* (écrits entre 1830 et 1832).

7. Deux désabusés sous influence réciproque

En septembre 1833, Mérimée fait paraître chez H. Fournier un petit roman, *La Double Méprise*, fraîchement accueilli : il ne satisfait ni la critique ni le public. C'est que Mérimée a cherché à se renouveler et à se sortir de son format habituel. Nouvelle trop longue ou roman trop court, ce récit un peu flottant, au sujet banal (un adultère qui tourne mal), est sauvé par l'examen psychologique des personnages et par le style, toujours alerte et plus noir que jamais. L'influence de Stendhal est perceptible, celui du *Rouge et le Noir*. Conscient d'un relatif ratage et voyant que la concurrence avec Stendhal ne tourne pas à son avantage, Mérimée minimisera, par la suite, ses intentions : "c'est un de mes péchés faits pour gagner de l'argent, lequel fut offert à quelqu'un qui ne valait pas grand chose" avouera-t-il en 1858, lorsqu'il visera l'Académie française. Ces propos énigmatiques font sans doute allusion aux déceptions d'une liaison éclair entre Mérimée et George Sand. Ils avaient cru s'aimer, ils se sont mutuellement déçus. *La Double méprise* rappelle une situation comparable. La critique du moment a décélé dans ce récit exalté l'influence pernicieuse des romans noirs et d'un romantisme dégénéré. Avec du recul, ces commentaires paraissent superficiels. Mérimée est plutôt en avance sur son temps, en s'intéressant aux formes féminines et stendhaliennes de la maladie d'amour. Il annonce directement Maupassant, lui-même fasciné par les travaux de Charcot sur l'hystérie. Pensons, par exemple, à la manière dont Flaubert fera traverser à Emma Bovary ces bizarres tourments, avant une douloureuse agonie. Et Balzac exploite la même thématique dans *La Duchesse de Langeais*, en instaurant une confrontation dramatique entre un "caractère froid" et un "amour exalté". On observe d'ailleurs une continuité dans le travail de Mérimée. Le Darcy désabusé de la *Double Méprise* rappelle et renforce le Saint-Clair du *Vase étrusque*.

Dans cette période, l'influence littéraire et philosophique de Stendhal sur Mérimée est donc perceptible, le tirant plutôt vers un pessimisme souriant et désabusé. Pour le misanthrope Mérimée, Stendhal est le destinataire privilégié des rumeurs et des histoires colportées. C'est ainsi qu'il décrit, dans un style de vaudeville, Madame Ancelot surprise en situation coupable par son mari : "Après un quart d'heure de vociférations, son époux outragé avait trouvé sur sa toilette une montre d'homme. Le calme ne revint que lorsqu'elle assura qu'elle ne verrait jamais le perfide séducteur qui avait outrageusement orné le front d'un poète d'autre chose que des lauriers du génie". Mérimée joue les complices de l'adultère et propose au séducteur, "petit jeune homme, doux et blond, fort niais", une chambre garnie à louer, et au besoin la sienne, ce qui lui vaut "un flux d'actions de grâces, d'éloges de sa magnanimité". En revanche, il l'épargne guère "le brave cornard", le fameux "Ancillus", "avec sa tête de veau habituelle, mais encore plus blafarde, sale et tortillée par une passion violente comme lorsqu'il entendit la première représentation d'*Hernani*". Mérimée est injuste. Il faut reconnaître du panache et un esprit beau joueur à ce pauvre "Ancillus", comme l'attestent ces commentaires masculins d'une fin de soirée arrosée : "Après boire, l'un dit : Je vais chez les filles. L'autre dit : Je vais coucher avec Brohan [Suzanne Brohan, mère d'Augustine et Madeleine]. Moi, je vais faire trente cocus d'un seul coup, je vais avec coucher ma femme conclut Ancillus". Jamais à court de ragots, Mérimée parvient à faire rire de tout ou presque : de la nuit de noces de la très sage reine d'Espagne avec le truculent Ferdinand VII, grâce à un luxe de détails croustillants, échappés on ne sait comment du lit. La crainte de la syphilis règne. À Stendhal qui lui demande comment se protéger de ce maudit fléau, il conseille une méthode très personnelle que le docte Mérimée n'applique guère : "L'important pour l'éviter est de s'en foutre carrément, de ne pas forniquer après dîner et de se tenir le ventre chaud. Item, garder le lit aussitôt que l'on a la courante".

On se sait comment il faut juger ses formules teintées de misogynie, ni comment Stendhal les recevait, lui qui, dans cette période, a quitté Alberte de Rubempré (« Mme Azur ») et Giulia Rineri (qu'il a même espéré épouser en 1831). De 1832 à 1835, Mérimée a pour maîtresse, non exclusive mais régulière, une certaine Céline Cayot, ancienne figurante, qui avait débuté à vingt ans aux Variétés, et qui n'était pas inconnue des amateurs de demi-mondaines. Mérimée en parle ainsi dans une lettre de juillet 1832 à Édouard Grasset : "Cayot, rue Cadet, n°1. Il faut des manières et de l'amabilité pour plaire à cette infante ; on ne doit pas offrir de l'argent grossièrement. Elle s'amourache facilement et est très recommandable par ses grâces dans le coït. Mais on a vu sur son épaule il y a 15 jours un bouton de mauvaise apparence et qui a fait venir toutes sortes d'idées pénibles et mercurielles [*on soignait les maladies vénériennes avec du mercure*] au curieux qui l'a découvert. Avis au lecteur". On retrouve des traits de cette quasi courtisane dans *Lamiel* et *Lucien Leuwen* de Stendhal et, chez Mérimée, dans *Arsène Guillot*. Elle semble conviée à toutes les soirées de friponnes que fréquente Mérimée, avec d'autres demoiselles de son espèce. Ainsi, pour son fêter son trentième anniversaire, le 23 septembre 1833, Mérimée préfère décliner l'invitation de Sophie Duvaucel au bénéfice d'une petite sauterie à sa façon, avec ses amis et des filles. Stendhal, en vacances à Paris depuis le 11 septembre, rejoint le groupe qui a pris l'habitude de se réunir sans lui. Mérimée ironise en langage déguisé : "Le siècle a marché et [Stendhal] se trouve bien en arrière. Il ne comprend plus les finesses de la langue française et il n'a pas encore appris celles dont nous l'avons enrichie pendant son absence. Cependant, je ne désespère pas de lui apprendre dans peu toutes les gentilleses qui lui manquent encore". Mérimée, malgré ses activités paillardes, se plaint de sa santé et se dit accablé de migraines. Il aborde la trentaine avec divers malaises, dont il attribue l'origine à l'ennui. Il a contracté le goût des filles faciles, manie qui l'accompagnera jusqu'à la fin sa vie de célibataire. Le souvenir de ces fêtes galantes ne le quittera pas, comme on le voit dans cette lettre du 18 mars 1859 : "La mauvaise compagnie de ma jeunesse était assez gaie. Vers 1830, il y avait, dans les chœurs de l'Opéra, cinq ou six femmes qui n'avaient pas les mots de Sophie Arnould, mais avec lesquelles on riait aux larmes depuis le commencement d'un souper jusqu'à la fin..."

8. « Il connut l'amertume des amitiés interrompues... »

Regardons ce Mérimée trentenaire. Comme tout homme d'ambition, il décide de faire immortaliser ses traits chez Achille Devéria, portraitiste des célébrités du temps et illustrateur des œuvres romantiques. La lithographie réalisée par l'artiste contredit l'habituel auto-dénigrement de Mérimée sur son propre physique : il se décrit toujours en insistant sur sa laideur. L'avis de ses proches était plus nuancé. Ses conquêtes féminines prouvent d'ailleurs qu'il n'avait rien qui puisse déplaire. Le portrait de Devéria trace le visage d'un homme fin et distingué. La légende qui accompagne le portrait commente en ces termes : "le front large, l'œil allongé, les pommettes hautes qui accentuent la forme triangulaire du visage, la bouche sensible, tout cela dit à la fois la jeunesse, la mélancolie, peut-être l'enthousiasme de ce "romantique" des années 1830". Stendhal souligne plus nettement les contrastes de cette personnalité, malgré leur relations affectueuses. Il résume ainsi, en 1832, dans ses *Souvenirs d'égotisme* : "Je ne suis pas trop sûr de son cœur, mais je le suis de ses talents". Pour Madame Ancelot, qui le reçoit dans son salon, Mérimée apparaît comme "un des grands et bons esprits" de l'époque, mais elle souligne combien il est rétif à tout étalage et avare de discours : "Nul n'a plus de sobriété de parole [...] Il faisait avec Beyle, Eugène Delacroix et l'aimable baron de Mareste le plus grand agrément de mes réunions et de celles de Gérard. Dans ce temps de jeunesse, d'entrain et de gaieté, tout éveillait le rire entre des personnes qui se voyaient fréquemment, et, parfois, il se créait tout à coup entre nous un sujet de plaisanterie qui excitait une verve intarissable".

Devenu inspecteur général, Mérimée associe parfois son ami à ses périples, puisque Stendhal, de 1835 à 1839, en congé volontaire, réside en France. La tournée de l'année 1836 commence le 14 mai : Mérimée part en direction de l'Est pour explorer, jusqu'au 10 août, la Champagne, l'Alsace et la Lorraine. Il reprend ses plaintes habituelles sur ses soirées solitaires, mortelles d'ennui. Il s'abandonne au sortilège - souvent décevant - des casinos de Wiesbaden et d'Aix la Chapelle. À Aix-la-Chapelle, il a une liaison avec une ravissante jeune fille juive de 18 ans, Mlle Netha, qui semble l'avoir aimé spontanément, pour lui même, avec une tendresse juvénile et désintéressée qui le trouble. Stendhal, de retour en France pour quelques mois - qui dureront, finalement, trois années -, rejoint Mérimée à Laon au début du moins d' août. Ils reprennent leurs coutumières dissertations sur le mal d'amour. Stendhal paraît amer, ressassant ses déceptions sentimentales, travaillé par de grandes émotions. Mérimée feint de compatir. Au fond, Stendhal ne parvient pas à se guérir de Madame Curial, avec laquelle il est censé avoir rompu dix ans plus tôt. Il l'a revue quelques jours avant, et a maladroitement tenté de renouer. Pour la première fois, Stendhal ne peut, en présence de Mérimée, contenir ses larmes. Mais la force lui reviendra quand il acceptera de pactiser avec son ancienne maîtresse et de rester son "premier ami".

Cette amitié virile, tenace, était sans mièvrerie, traversant des hauts et des bas, selon la carrière de l'un et l'autre. Tous deux, caustiques et faciles à blesser, se jugeaient réciproquement sans complaisance, souvent sur un ton narquois ou agacé. Mais ces piques étaient une manière de reconnaissance partagée. Une pudeur masculine les conduisait à se titiller plus qu'à s'avouer leur affection. Ils se seraient sentis ridicules à se manifester de la tendresse ou à reconnaître leur influence mutuelle. Malgré son indépendance d'esprit innée, et même s'il ne l'avoua guère, Mérimée était ébahi par Stendhal, son aîné insoumis. Il retrouvait chez lui, de façon affichée, l'essentiel de ses propres valeurs : la haine des démagogues et des militants bornés, l'attachement aux élites, le goût de l'intelligence qui pétille et des arts qui émeuvent, l'ironie qui protège et distancie, la quête du bonheur privé...

Tous deux affectaient un flegme aristocratique et un humour hautain qui pouvaient agacer. Mais ils aimaient aussi se raconter des histoires canailles, on le sait. C'est à Stendhal, par exemple, que Mérimée réserve les détails de la nuit de nocce du roi Ferdinand d'Espagne, telle qu'on la lui avait contée, avec force grossièretés, lors de son séjour ibérique. Mérimée se faisait aussi l'écho des potins parisiens. Beyle, toujours entre France et Italie, recevait les échos de la vie parisienne, dans un bric-à-brac étonnant. On évoque pêle-mêle les nuits passées au bordel, les événements de 1830, les dernières lectures, les projets éditoriaux ou politiques, les travers ridicules du ministre d'Argout, etc. Lorsqu'il part pour ses longues tournées d'inspection, Mérimée continue à saupoudrer d'anecdotes croustillantes ses missives de voyageur.

Il n'empêche, entre 1836 et 1839, Stendhal, quand il est à Paris, semble avoir des relations plus tendues avec Mérimée, certaines de ses plaisanteries n'étant plus de son goût. La différence d'âge (vingt ans) se fait sentir davantage. L'éloignement avait pu préserver les liens des deux amis, presque artificiellement, par le filtre de l'écriture. Pendant cette période s'installe donc une lente distance. Le charme semble rompu et les disputes sont prêtes à jaillir, même si Mérimée continue à user de ses relations en faveur de Stendhal.

9. Le moment crucial du voyage en Italie et la fin

Les choses auraient pu s'arranger quand ils se retrouvèrent en Italie, au retour de la mission de Mérimée en Corse, à l'automne 1839. Stendhal a rejoint enfin, son congé de trois ans étant terminé, son Consulat à Civitavecchia, le 10 août 1839, après avoir publié *La Chartreuse de Parme* en avril.

Loin du parisianisme, les deux hommes pourraient se parler plus directement. Or, le face-à-face tourna à des rivalités de vieux garçons susceptibles. Les promenades et excursions, de Rome à Naples, semblent avoir été tendues. Mérimée glisse, dans une lettre à Requien du 15 octobre, un premier signal d'alarme, à propos de sa visite de Rome, avec Stendhal pour guide : "J'en suis on ne peut plus content. Je dis de Rome". De son côté, le jour de son retour à Civitavecchia, Stendhal écrit sur les *Promenades dans Rome* qu'il s'apprêtait à ranger : "10 novembre. Mer magnifique... L'affreuse vanité d'Ac[ademus] gête ce voyage à Naples". Même ce surnom, dont Stendhal a affublé Mérimée, "*His Pedantry, M. Academus*", révèle une sorte d'aigreur. Beyle ne reconnaît plus le jeune et original prodige des salons littéraires dans cet auteur ambitieux et calculateur qui vise désormais l'Académie : il le trouve imbu de sa position et de ses relations. Bref, Stendhal est jaloux et souffre de constater une réussite sociale qu'il a lui-même manquée. La complotion dans laquelle se guinde l'inspecteur général agace celui qui le regardait, depuis dix-sept ans, comme un joyeux drille .

Lors du dernier adieu, au cimetière, en mars 1842, Mérimée semblera encore ressentir une culpabilité confuse. "Nous nous y trouvâmes trois, et si mal préparés, que nous ignorions ses dernières volontés. Chaque fois, j'ai senti que nous avons manqué à quelque chose, sinon envers le mort, du moins envers nous-mêmes. Qu'un de nos amis meure en voyage, nous aurons un vif regret de ne pas lui avoir dit adieu au moment du départ. Un départ, une mort, doivent se célébrer avec une certaine cérémonie, car il y a là quelque chose de solennel". Madame Jules Gauthier, amie du défunt, ajoute à son malaise en lui adressant, dès le lendemain, une lettre encadrée rédigée de la main de Stendhal. "On lui a appris que je disais du mal de Beyle et, pour me donner des remords, [elle] m'envoie une phrase découpée dans une lettre de notre ami où il parle avec éloge d'un de mes premiers bouquins", raconte-t-il à Romain Colomb. Dès lors, Mérimée s'attachera à honorer la mémoire de celui qui avait accompagné son ascension, comme pour se racheter de l'avoir blessé, négligé et même déconsidéré sur la fin. Au même Romain Colomb, cousin et exécuteur testamentaire de Stendhal, il réclame le 3 avril des éléments biographiques destinés à *La Revue des Deux-Mondes* : "Où est-il né, quelles places a-t-il occupées ? Comment est-il devenu auditeur [au Conseil d'État] ?". Il s'enquiert aussi de ses débuts d'auteur et des dates de parution de ses ouvrages. On perçoit ainsi qu'il a finalement méconnu Beyle, qu'il côtoyait surtout dans des rapports ludiques. Il n'était guère entré dans son intimité, son ami étant fort discret sur sa vie privée. Signe que l'incompréhension finale a laissé des traces durables, Colomb refuse de lui fournir les éléments demandés. Il préfère se charger lui-même d'évoquer la biographie de Stendhal dans une préface à *La Chartreuse de Parme*, qui paraît en 1846 chez Hetzel. Autre désaveu, la correspondance de Beyle, que Mérimée veut publier dans *La Revue des Deux-Mondes*, est refusée par Buloz. Mérimée est le seul à estimer que la correspondance de Stendhal, hormis quelques lettres où il se livre trop, mérite d'être publiée. En revanche, il est d'avis qu'il faut oublier ses nouvelles, sauf *Mina de Vanghel* . Ce curieux jugement littéraire et ces déboires d'éditeur montrent tout de même le souci de Mérimée d'entretenir la mémoire de son compagnon.

Cette amitié fut forte, à la manière de toutes les passions supérieures, mêlée d'amour et de jalousies ou de vexations. L'une des plus grandes peines éprouvées par Mérimée dans sa vie sera son chagrin, à la mort de Stendhal, le 23 mars 1842. Le pétulant compagnon de ses jeunes années s'était réinstallé à Paris le 8 novembre 1841, prématurément vieilli et fatigué. Sans souffrir de symptômes particuliers, il avait le pressentiment que ses jours étaient comptés. Il s'essoufflait facilement et semblait constamment rougeaud et hypertendu. En décembre, il confie à son ami di Fiori son impression de s'être "colleté avec le néant", lui faisant ses adieux au cas où... Au printemps suivant, sa santé s'améliorant, il reprend confiance et retrouve du cœur à l'ouvrage. Mais, tout près de l'entrée du ministère des Affaires Étrangères, le 22 mars à 19 heures, il s'écroule en pleine rue, "saisi d'une crise d'apoplexie", comme on disait alors, c'est-à-dire victime d'un infarctus ou d'une embolie. Son cousin Romain Colomb, que le hasard fait passer par là, le reconduit chez lui, à l'Hôtel de Nantes, rue Neuve-

des-Petits-Champs, où il succombe à deux heures du matin sans être sorti du coma. Ses obsèques ont lieu le 24 mars, à l'église de l'Assomption puis au cimetière de Montmartre. Seulement trois personnes suivent le convoi d'enterrement, parmi lesquelles Mérimée, désespéré : leur amitié si complice et si suivie, malgré des rivalités et des vexations, lui paraissait irremplaçable. Il évoquera souvent son affliction et la dureté de cette séparation brutale. "Peu d'hommes m'ont plu davantage ; il n'y en a point dont l'amitié m'ait été plus précieuse", avoue-t-il dans ses *Portraits historiques et littéraires*.

10. La brochure nécrologique *H.B.* : un bilan ambigu et amer

Ce n'est que le 19 octobre 1850, huit ans après la mort de Stendhal, que Mérimée publie *H.B.*, une brochure anonyme in-9° de 16 pages, tirée à 25 exemplaires, dont les noms propres, sauf ceux de Beyle et Jacquemont, sont remplacés par des blancs, comme pour mieux signaler sa destination aux seuls intimes. Il remplit ces blancs lui-même, à la main, dans les dix-sept exemplaires remis aux proches de Beyle : "J'en ai distribué 17 à des amis intimes de M. Beyle et j'ai brûlé le reste. Cela est parfaitement incompréhensible pour qui n'a pas connu Beyle très particulièrement". Malgré ce tirage discret, *H.B.* provoque un mini-scandale, du fait des "anecdotes passablement scabreuses sur Dieu le Père, sur Jésus Christ" que Mérimée prête à Stendhal.

La presse s'en empare ; des faux plus blasphématoires encore se mettent à circuler ; les Stendhaliens hurlent à la "trahison". Dans *La Presse* du 29 décembre 1850, on dénonce vertement et vertueusement cet "athéisme en goguette qui, après avoir touché ses appointements et confortablement dîné, court chez les danseuses injurier par manière de passe-temps la Providence". *L'Ordre* du 9 avril 1851 s'en prend directement à Mérimée : "le public qui a toujours vu en politique M. Mérimée catholique fervent, fervent au point de porter ses saintes passions dans les élections académiques [il vote pour Montalembert à l'Académie], serait fort étonné en le reconnaissant païen". Maxime Du Camp, l'ami de Flaubert, sera plus radicalement anti-Mérimée. Dans la préface de ses *Chants Modernes*, en 1855, il proclame : "D'autres ont fait plus encore [...]. Ils avaient des amis ; quand ces amis furent morts, ils écrivirent, sous prétexte d'honorer leur mémoire, d'infâmes libelles qu'ils n'osèrent même pas signer et qu'ils avaient glanés sans doute dans les rognures des manuscrits du marquis de Sade ; en faisant ainsi, en accumulant monstruosité sur monstruosité, en crachant sur tout, en calomniant tout, hélas ! jusqu'à l'affectation de Jésus pour saint Jean, en déclarant que la seule excuse de Dieu est de ne pas exister, en bavant sur tout ce qu'il y a de sacré au monde, eux, ces hommes graves, ces hommes décrétés immortels ! ils ont commis un crime de lèse-majesté littéraire que nous ne devons jamais oublier". Mérimée ne se laisse pas déstabiliser. Il disqualifie ses détracteurs avec l'humour qu'on lui connaît : "Je n'ai jamais rien écrit sur Beyle que la préface de l'édition complète de ses œuvres", écrit-il à R. Monckton Milnes le 21 mai 1862, "il y a des gens malintentionnés à mon égard qui m'attribuent une brochure. Elle est immorale, et cela doit vous prouver qu'elle n'est pas de moi".

Ces turbulences parisiennes ne doivent pas masquer les vraies intentions de Mérimée. S'il frôle l'indécence en écrivant *H.B.*, c'est qu'il lutte à sa façon pour que l'ami de sa jeunesse ne soit pas momifié ni réduit à un souvenir gravé sur une dalle de marbre. Il veut le ressusciter de façon animée, pour qu'il vive et vibre encore. Témoignage d'une amitié bourrue, ponctuée d'agacement et d'admiration, cette brochure est un testament destiné aux survivants d'une époque révolue. Mérimée veut faire saisir la complicité qui l'unissait à Beyle. À travers le portrait qu'il trace du disparu, il éclaire ses propres contradictions et dévoile ses revers. La peinture d'autrui cache la confession de soi : "Beyle, original en toutes choses, ce qui est un vrai mérite à cette époque de monnaies effacées, se piquait de libéralisme, et était au fond de l'âme un aristocrate achevé. Il ne pouvait souffrir les sots ; il avait pour les gens qui

l'ennuyaient une haine furieuse, [...] il était éloquent à faire ressortir tous les défauts dont on accuse, à tort sans doute, notre grande nation : légèreté, étourderie, inconséquence en paroles et en actions. Au fond, il avait à un haut degré ces mêmes défauts [...] Toute sa vie il fut dominé par son imagination, et ne fit rien que brusquement et d'enthousiasme. Cependant il se piquait de n'agir jamais que conformément à la raison. "Il faut en tout se guider par la Logique" disait-il en mettant un intervalle [...] Il était très gai dans le monde, fou quelquefois, négligeant trop les convenances et les susceptibilités. Souvent il était de mauvais ton, mais toujours spirituel et original. Bien qu'il n'eût de ménagements pour personne, il était facilement blessé par des mots échappés sans malice [...] Un prêtre et un royaliste étaient toujours pour lui des hypocrites [...] Dans la pratique de la vie, Beyle avait une suite de maximes générales qu'il fallait, disait-il, observer infailliblement sans les discuter, dès qu'on les avait une fois trouvées commodes. À peine permettait-il d'examiner un instant si le cas particulier rentrait dans une de ses théories générales". Mérimée ne souhaitait pas prolonger la polémique et les autres éditions de *H.B.* paraîtront malgré lui. Celle de 1857, format in-16° de 38 pages, est intitulée *H.B.P.M.* En "l'an 1864 de l'imposture du Nazaréen", une réédition numérotée de 1 à 140, in-8° de 20 pages, baptisée *H.B. par un des Quarante*, paraîtra, ornée d'un frontispice de Félicien Rops.

Mérimée provoque encore ses détracteurs, en 1855, lorsque l'éditeur Michel Lévy lui propose de rédiger la préface de la partie "Correspondance" des *Œuvres complètes de Stendhal*, qu'il publie à l'initiative de Romain Colomb. Il y reprend l'essentiel du texte original de *H.B.*, sous le titre de *Notes et souvenirs*. Ce remaniement offre cependant une version très édulcorée de l'original, Mérimée visant surtout à rendre hommage au génie de l'écrivain Stendhal : "Je m'imagine que quelque critique du XXème siècle découvrira les livres de Beyle dans le fatras de la littérature du XIXème et qu'il leur rendra la justice qu'ils n'ont pas trouvée auprès des contemporains". Lucide prophétie. Mérimée interviendra plus tard pour faire acquérir par la Bibliothèque Impériale les registres où étaient copiées les *Chroniques italiennes* de Stendhal : il demande à Charles Lenormant, le 24 novembre 1850, de faire le nécessaire pour acheter les quatorze épais volumes in-folio "écrits d'une très belle main italienne", moyennant six cents francs versés à la sœur de Stendhal, Pauline Beyle, "très distinguée, très vieille, et à moitié aveugle [elle avait 64 ans]". Ces diverses interventions montrent combien Mérimée fut fidèle à la mémoire de son ami. Dix années après sa disparition, le souvenir de Stendhal l'accompagne toujours : "Je passe tout mon temps à lire la correspondance de Beyle", écrit-il à Jenny Dacquain en mai 1852, "cela me rajeunit de vingt ans au moins. C'est comme si je faisais l'autopsie des pensées d'un homme que j'ai intimement connu et dont les idées des choses et des hommes ont singulièrement déteint sur les miennes. Cela me rend triste et gai vingt fois tour à tour dans une heure et me fait bien regretter d'avoir brûlé les lettres que Beyle m'écrivait". Mérimée semblait surtout soucieux que l'œuvre de Stendhal survive. Il s'en fait l'apologiste auprès de Sainte-Beuve dans un mot du 25 décembre 1853 : "Si vous étiez homme à dîner avec moi ou à prendre une tasse de thé le soir, je vous dirais de me donner un jour pour causer de Beyle. Mais vous êtes un ermite. Veuillez m'écrire seulement quand vous voulez que nous conférions ensemble de ce pauvre garçon qui était bien meilleur qu'il ne le laissait paraître".

Ce compliment, venu d'un homme qui en fut avare, résonne encore comme un dernier cri d'amour.